



BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT



*À la Bibliothèque de l'Institut,
du 1^{er} juin au 31 juillet 2010*

Présentation de documents sur le thème :

Le Treizième Fauteuil de l'Académie française

Le 18 mars 2010, Madame Simone VEIL a été reçue sous la Coupole au treizième fauteuil de l'Académie française, occupé précédemment par Pierre MESSMER.

Vingt-et-unième titulaire de ce fauteuil, elle y fut précédée par des personnalités variées, évoquées ici par des ouvrages et documents choisis dans le fonds de la Bibliothèque de l'Institut, qui réunit les bibliothèques des cinq Académies composant l'Institut de France¹.

1. Claude-Gaspar BACHET de MÉZIRIAC. 1581-1638. Entré à l'Académie dès 1634.

Poète, grammairien et mathématicien.

Né à Bourg-en-Bresse, Claude-Gaspar Bachet de Méziriac appartenait à une ancienne famille de Bresse. Enfant précoce et orphelin à l'âge de six ans, il fut initié aux lettres et aux auteurs anciens par son frère aîné ; il composa des chansons et des poésies dès l'âge de dix ans. Eduqué chez les Jésuites de Turin, où il apprit le grec, l'hébreu, le latin et l'italien, il devint professeur de rhétorique dans leur collège de Milan et fit un an de noviciat, avant de renoncer à prononcer ses vœux et de se consacrer à la traduction de poètes latins et de mathématiciens grecs. Lors d'un long séjour à Rome, il rencontra Vaugelas, natif de Bresse comme lui et futur membre de l'Académie française. On le retrouve ensuite à la cour de France et à l'hôtel de Rambouillet, où il fréquenta des hommes de lettres et des érudits, qu'il stupéfia par sa facilité à résoudre les problèmes mathématiques les plus complexes.

Atteint de rhumatismes articulaires et de goutte, il choisit de se fixer définitivement dans sa ville natale où, grâce à la fortune familiale, il put se consacrer à sa passion, la recherche de nouvelles solutions mathématiques, discipline qu'il avouait préférer à tout : *"Lorsque j'eus passé en revue dans ma pensée toutes les autres disciplines, je pris le parti de m'attacher sans réserves aux mathématiques, non seulement parce que la certitude absolue qu'elles*

¹ Seul un choix d'ouvrages est présenté dans l'exposition. Pour avoir connaissance de tous les titres conservés à la bibliothèque, il convient de se reporter au catalogue, consultable en partie en ligne (www.bibliotheque-institutdefrance.fr) et en partie sur place, sous forme papier.

procurent, appuyée de toute part sur des démonstrations, délecte et ravit merveilleusement les esprits avides de connaître la vérité” écrit-il dans la préface de Diophante.

Admis à l'Académie parmi les premiers membres de celle-ci, il fut dispensé de résidence en raison de sa maladie. Il était absent lors de sa réception et c'est Vaugelas lut le discours de remerciements qu'il avait envoyé. En raison de sa mauvaise santé, il fréquenta peu l'Académie où il prononça pourtant le dix-septième discours : *De la traduction*. Il faisait aussi partie de l'Académie de Bourg.

Bachet est très apprécié aujourd'hui par les historiens des mathématiques qui soulignent qu'il fut le premier auteur européen à discuter de la résolution des équations indéterminées par les fractions continues. Il travailla aussi sur la théorie des nombres et trouva une méthode pour la construction des carrés magiques. La deuxième édition de ses *Problèmes plaisants et délectables* contient la première preuve connue du théorème dit « de Bachet-Bézout ».

- ***Problèmes plaisants et délectables qui se font par les nombres...*** Lyon, Pierre Rigaud, 1612. 8° M 1716**. Il s'agit d'un recueil de récréations arithmétiques.

- ***Diophanti Alexandrini arithmeticonum libri sex, et de numeris multangulis liber unus.*** Paris, Jérôme Drouart, 1621. Rés. Fol. M 340 (autre édition : Toulouse, B. Bosc, 1670. Fol M 341 rés.). Ex-libris de P.-N. de Bonamy, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, bibliothécaire de la Ville de Paris au 18^e siècle.

Cette traduction latine, assortie de commentaires, des *Arithmétiques* de Diophante, grand mathématicien grec, est l'oeuvre majeure de Bachet de Méziriac, à laquelle il consacra près de vingt ans.

- ***Les Epistres d'Ovide traduites en vers françois, avec des commentaires fort curieux.*** Bourg en Bresse, Jean Tainturier, 1632. 8° Q 177. Ex libris gravé de Louis Emeric Bigot (1626-1689), d'argent au chevron de sable accompagné de trois roses de gueules, 2 et 1.

- **Portrait** dans Charles Gavard et Jules Janin, *Galerie historique de Versailles*. Paris, 1837-1841. Fol N 226 (n° 117). Gravure sur acier.

2. François de LA MOTHE LE VAYER. 1585-1672. Élu à l'Académie en 1639.

Critique, grammairien, philosophe.

François de La Mothe Le Vayer appartenait à une famille de noblesse de robe. Après avoir fait de bonnes études, il se lia avec la plupart des savants et des lettrés de son temps, et devint en particulier l'hôte assidu du salon de Mlle de Gournay, qui en mourant lui légua sa bibliothèque. En 1625, il succéda à son père dans les fonctions de substitut du procureur général au Parlement de Paris, mais il professait "une aversion naturelle" pour la jurisprudence, et suivant l'expression d'un biographe, « quitta bientôt Thémis pour les Muses ». Voyageur curieux des cultures et moeurs étrangères, lecteur omnivore, La Mothe Le Vayer fut longtemps un grand seigneur indolent qui suivait sa seule inclination vers le plaisir. « Honnête homme et bonnes moeurs », soutenait-il, « ne s'accordent pas ensemble ». Il débuta à plus de quarante ans par deux ouvrages, les *Quatre* (1630) puis les *Cinq Dialogues faits à l'imitation des Anciens* (1631), écrits sous le pseudonyme d'Oratius Tubero, qui visaient, dans une intention nettement irréligieuse, à élaborer une « sceptique chrétienne ».

Reçu à l'Académie française en 1639, il ambitionna la charge de précepteur du dauphin, le futur Louis XIV, et publia à cette occasion un livre intitulé *De l'instruction de Monsieur le Dauphin* (1640), qu'il dédia au cardinal de Richelieu, son protecteur. Pour commencer, il ne fut chargé que de l'éducation du duc d'Orléans, frère puîné du jeune roi puis, s'étant acquitté de cette mission à la satisfaction d'Anne d'Autriche, devint précepteur de Louis XIV lui-même, de 1652 à 1660. Il composa pour ses élèves une série de sept traités intitulés : *Géographie, Rhétorique, Morale, Économique, Politique, Logique et Physique du prince* ; il y ajouta les *Petits Traités en forme de lettres*, de 1649 à 1660.

Connu pour ses lectures immenses qui lui valurent dans son temps les titres de Plutarque et de Sénèque français, doué d'une mémoire étonnante, il professait un culte pour l'antiquité et, à l'Académie, choisit le parti des Anciens. Il eut les titres d'historiographe de France et de conseiller d'État.

Ses écrits, à part ceux précédemment cités, ont un objet philosophique. Il voulut apprendre à former des doutes « sur tout ce que les dogmatiques établissent de plus affirmativement dans toute l'étendue des sciences », au point de douter même de ses doutes.

- *Lettres touchant les Nouvelles remarques sur la langue française*. Paris, Nicolas et Jean de la Coste, 1647. Rés. 8° O 138 I. Ex-libris manuscrit « Pierre Vivien 1663 ».
- *Oeuvres... Troisième édition*. 1652. 2 vol. Fol. R 61. Ex-libris de Joseph Tauxier.
- *Observations diverses sur la composition et sur la lecture des livres*. Paris, Louis Billaine, 1668. 8° R 299 Z 31.
- *Hexaméron rustique ou Les Six journées passées à la campagne entre des personnes studieuses*. Amsterdam, Pierre Mortier, 1698.. 8° R 347. La première édition fut publiée en 1671. Jugé licencieux, ce livre fut longtemps mis à l'Index.
- Oratius Tubero [i.e. La Mothe Le Vayer], *Cinq dialogues faits à l'imitation des Anciens...* Mons, Paul de La Flèche, 1673. 8° R 299 Z 45. La première édition parut en 1631. Ex libris manuscrit « Ex bibliotheca domus Sancti Caroli Paris[iensis] 1742. »

3. Jean RACINE. 1639-1699. Élu à l'Académie française en 1672 et, en 1683, à la « Petite Académie », future Académie des Inscriptions.

Poète, auteur dramatique.

Jean Racine est l'un des plus grands poètes et dramaturges français. Il a laissé des poésies, onze tragédies - *La Thébaïde, Alexandre le Grand, Andromaque, Britannicus, Bérénice, Bajazet, Mithridate, Iphigénie, Phèdre, Esther, Athalie* - et une comédie, *Les Plaideurs*.

Il fut élu à l'Académie française le 5 décembre 1672, et fut reçu le 12 janvier 1673, le même jour que le savant abbé Gallois et le prédicateur Esprit Fléchier. C'était la première réception publique à l'Académie. D'Alembert rapporte que Fléchier « parla le premier, et obtint de si grands applaudissements que l'auteur d'Andromaque et de Britannicus désespéra d'avoir le même succès. Le grand poète fut tellement intimidé et déconcerté en présence de ce public qui tant de fois l'avait couronné au théâtre, qu'il ne fit que balbutier en prononçant son discours ; on l'entendit à peine, et on le jugea néanmoins comme si on l'avait entendu ». Cela explique sans doute pourquoi Racine ne voulut jamais faire imprimer son discours de réception. Ami de Boileau, il fut l'un des chefs du parti des Anciens et combattit les Modernes par ses épigrammes. Il fut désigné avec Boileau pour écrire l'histoire de Louis XIV. Le manuscrit, confié à Valincour, qui succèdera à Racine au treizième

fauteuil de l'Académie, brûla dans un incendie en 1726 ; un auteur² rapporte que Valincour, voyant le manuscrit près d'être consumé, donna vingt louis à un « savoyard » pour aller le chercher au travers des flammes, et que celui-ci lui rapporta un recueil de gazettes de France.

En 1683, Jean Racine, en tant qu'historiographe du roi, entra à la « Petite Académie » qui était composée de quatre membres de l'Académie française, et préfigurait l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Colbert l'avait fondée vingt ans plus tôt pour qu'elle supervise les inscriptions latines placées sur les monuments et compose les devises des médailles et jetons destinés à célébrer les événements du règne. Racine y était plus particulièrement chargé de revoir les circonstances exactes des événements historiques.

Racine mourut à l'âge de cinquante-neuf ans. Il fut remplacé à l'Académie et dans sa charge d'historiographe du roi par son ami Valincour.

- *Alexandre le Grand. Tragédie.* Paris, Pierre Trabouillet, 1666. 8° Q 570 C**.
- *Britannicus. Tragédie.* Paris, Claude Barbin, 1670. 8° Q 568 B**.
- *Mithridate.* Paris, Claude Barbin, 1673. 8° Q 570 C.
- *Oeuvres.* Tome II. Paris, Claude Barbin, 1676. 8° Q 568 A***. Reliure décorée en maroquin rouge de Lortic, fin 19^e s.
- *Portrait de Jean Racine*, lithographie en coul. de François Séraphin Delpech, gravée par Zephirin Belliard d'après Hyacinthe Rigaud, extrait de *Iconographie française ou choix de deux cents portraits...*, Paris, 1840. Don Arnaud Chaffanjon-Camille Bouvier³.
- *Statue de Racine par Philippe-Joseph-Henri Lemaire, membre de l'Académie des Beaux-Arts*⁴. Gravure de Girardet, dess., et Bernardi, grav. Don Arnaud Chaffanjon-Camille Bouvier (voir ci-dessus).

4. J.B.H. du TROUSSET de VALINCOUR. 1653-1730. Élu à l'Académie française en 1699. Élu membre honoraire de l'Académie des Sciences en 1721.

Homme de lettres.

Ami fidèle de Racine et de Boileau, Valincour fut loué pour l'agrément de son caractère et le calme de sa philosophie. Il était dépositaire du manuscrit de *la Vie de Louis XIV* par Racine (voir ci-dessus) qui brûla dans l'incendie de sa bibliothèque, ainsi que ses propres livres, au nombre de sept ou huit mille. A ceux qui déploraient ce malheur, il répondit : « Je n'aurais guère profité de mes livres si je ne savais pas les perdre. »

Par la protection de Bossuet, il fut admis dans la maison du comte de Toulouse, qui était amiral de France, et devint secrétaire de la marine puis secrétaire des commandements de ce prince. Il a achevé l'édition des *Œuvres* de Boileau mais tous ses biographes soulignent

² Laurent Angliviel de la Baumelle, *Mémoires pour servir à l'Histoire de Mme de Maintenon*, 1756, t.III, p. 193. A Paris, au XVII^e siècle, le nom de « savoyard » était devenu un synonyme de traîne-misère.

³ La bibliothèque de l'Institut a reçu en don de Mme Camille Bouvier, fille d'Arnaud Chaffanjon, un important dossier d'iconographie de Jean Racine réuni par cet historien à l'occasion de la rédaction de son livre *Jean Racine et sa descendance* (1964).

⁴ Cette effigie est l'une des statues commandées en 1830 à d'anciens pensionnaires du roi à Rome pour orner les niches de la nouvelle salle des séances de l'Institut de France, salle où elle se trouve toujours.

qu'il a lui-même peu écrit. On lui doit des contes, des fables, des stances, des ouvrages historiques et des traductions, notamment du poète latin Horace.

D'Alembert, qui fut son confrère à l'Académie française et à l'Académie des Sciences, appréciait son dévouement aux Académies : *« Il ne brilla point dans ses classes ; ce latin et ce grec qu'on y apprend n'étaient pour lui que des sons étrangers dont il chargeait sa mémoire, puisqu'il le fallait. Mais ses humanités finies, s'étant trouvé un jour seul à la campagne avec un Téreence pour tout amusement, il le lut d'abord avec assez d'indifférence et ensuite avec un goût qui lui fit bien sentir ce qu'étaient les belles-lettres [...] Il répara avec ardeur la nonchalance du temps passé, il se mit à se nourrir avidement de la lecture des bons auteurs, anciens et modernes [...] Je l'ai vu dans l'une et dans l'autre [Académie] ; j'ai été témoin de sa conduite et de ses sentiments. Il ne croyait pas que ce fût assez de voir son nom écrit dans les deux listes, qu'il en retirerait toujours, sans y rien mettre du sien, l'honneur qui lui en pouvait revenir, que tout le reste lui devait être indifférent, et que des titres, qui par eux-mêmes laissent une grande liberté, laissent jusqu'à celle de ne prendre part à rien. Il avait pour ces compagnies une affection sincère, une vivacité peu commune pour leurs intérêts ; et en effet une Académie est une espèce de patrie nouvelle, que l'on est d'autant plus obligé d'aider qu'on l'a choisie ; mais il faut convenir que ces obligations délicates ne sont pas pour tout le monde. »*

• ***Lettres à Madame la Marquise*** sur le sujet de la Princesse de Clèves.*** Paris, Sébastien Mabre-Cramoisy, 1678. 8° GR 135.

Provenance : legs de Jean-Antoine Gauvin, dit Gallois (1761-1828), membre et président du Tribunal, membre de la Classe des sciences morales et politiques de l'Institut.

5. Jean-François LERIGET de LA FAYE. 1674-1731. Élu à l'Académie en 1730.

Diplomate et poète.

Né à Vienne (Dauphiné), La Faye se destina d'abord à la carrière des armes et entra dans les mousquetaires avant de servir dans l'infanterie. Il dut démissionner en raison d'une santé délicate. Gentilhomme ordinaire de Louis XIV, il fut aussi chef du cabinet royal et conseiller particulier du roi et, à ce titre, chargé de missions importantes, entre autres, celle de chercher une épouse pour le jeune Louis XV. Il remplit diverses missions diplomatiques, à Londres, Gênes et Utrecht, participant notamment à la négociation du traité d'Utrecht.

Doté d'une grande fortune, ami intime de la comtesse de Verrue, il constitua de belles collections de livres et d'objets d'art et protégea les artistes (Lancret, Oudry, Bonaventure de Bar) et les gens de lettres. C'est avant tout cette activité qui lui valut d'être élu à l'Académie française en 1730. Il fut également administrateur de la Compagnie des Indes.

Son frère Jean-Élie Leriget de La Faye, était membre de l'Académie des Sciences.

LA FAYE disparut prématurément l'année suivant son élection, Aucun de ses ouvrages n'est conservé à la Bibliothèque de l'Institut.

• *Certificat manuscrit signé par le duc de Bourbon et par La Faye, attestant que le sieur Dubosc, gentilhomme du roi, a bien servi, 31 décembre 1720. Ms 4501 (faut. 13).*

6. Prosper JOLYOT de CRÉBILLON, le père. 1674-1762. Élu à l'Académie française en 1731.

Poète et dramaturge.

Né à Dijon, Prosper Jolyot de Crébillon (du nom du "Crais-Billon", petit fief bourguignon de sa famille) commença ses études au collège de Jésuites de sa ville natale et les poursuivit au collège Mazarin à Paris. Suivant le vœu de son père, il devint avocat mais, après de longues hésitations, s'orienta vers la carrière d'auteur dramatique. Avec le succès d'*Idoménée* (1705), il devint l'auteur tragique à la mode mais en 1717, après deux échecs successifs il décida de renoncer au théâtre.

Un biographe raconte qu'il connut alors la misère,, vivant dans un grenier, entouré de chiens, de chats et de corbeaux, fumant sans cesse et ne voyant personne que son fils. Dans cette solitude, il s'occupait à composer dans sa tête, car il avait une excellente mémoire, des romans qu'il négligeait ensuite de coucher sur le papier. Il faisait de même pour ses tragédies, qu'il composait de tête et n'écrivait qu'au dernier moment.

Le succès revint avec sa tragédie *Pyrrhus* (1726) ; il fut élu à l'Académie française en 1731 puis à l'Académie de Rouen en 1754. Il innova dans la forme en composant son discours de réception en alexandrins. On en retint ce vers, qui fut vivement applaudi car il parut sincère : « Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume. » En 1733, il fut nommé censeur royal de la Librairie pour les belles-lettres et l'histoire, puis, en 1735, censeur royal des spectacles. En 1745, Madame de Pompadour lui fit attribuer une pension et une place de bibliothécaire du roi.

Ces faveurs visaient principalement à susciter un rival à Voltaire, qui avait déplu. Ses dernières tragédies eurent un succès mitigé.

Les pièces de Crébillon étaient moins fondées sur la psychologie que sur une sorte de tragique de situation, où les scènes d'horreur, de reconnaissances et autres coups de théâtre annonçaient le mélodrame du 19^e siècle. « J'aime mieux encore, écrit-il dans la préface de *Rhadamiste et Zénobie*, avoir chargé mon sujet d'épisodes que de déclamations. » Plusieurs de ses vers sont devenus des maximes mais on lui reprocha des intrigues compliquées, une versification parfois incorrecte, et un style heurté, parfois obscur. Crébillon écrivait vite et avec peu de soin : on raconte qu'il refit en vingt-quatre heures tout le dernier acte d'*Idoménée* qui, le soir de la première, n'avait pas plu au public.

Son fils, Crébillon fils, se spécialisa dans les contes et romans licencieux qui furent longtemps décriés pour leur immoralité.

- *Oeuvres de M. de Crébillon*. Paris, Imprimerie Royale, 1750. 2 vol. Rare reliure ornée de la devise de l'Académie française : "A l'Immortalité". Ex dono manuscrit de l'auteur à l'Académie daté du 22 décembre 1750. Rés. 4° N.S. 8119 (Achat 1952). Les reliures au fer de l'Académie française sont rarissimes car la bibliothèque de l'Académie disparut sous la révolution.

7. Claude-Henri de FUSÉE, abbé de VOISENON. 1708-1775. Élu à l'Académie en 1762.

Homme d'Église, poète, auteur dramatique.

Claude-Henri de Fusée, comte de Voisenon, est couramment appelé « l'abbé de Voisenon », du nom du château familial de Voisenon près de Melun. En raison de sa qualité de cadet, il fut destiné très jeune par sa famille le destina à l'état ecclésiastique, auquel il se résigna. Il fut ordonné prêtre en 1739 et devint grand-vicaire du diocèse de Boulogne, dont l'évêque était

alors son oncle, Mgr Henriot. L'évêque le chargea de rédiger ses mandements, dans lesquels Voisenon introduisait, paraît-il, plus d'épigrammes que de pensées édifiantes. Il se fit aimer de ses diocésains qui, à la mort de l'évêque en 1741, demandèrent qu'il lui succédât. Voisenon se précipita à Versailles pour demander qu'on ne le nommât pas : « Comment veulent-ils, dit-il au cardinal de Fleury, que je les conduise, lorsque j'ai tant de peine à me conduire moi-même ? » Il eut gain de cause et obtint plutôt l'abbaye du Jard, à proximité de Melun, qui lui laissa du temps pour ses occupations favorites, le théâtre et la fréquentation des gens de lettres et des salons où il se lia avec plusieurs académiciens.

Il fut l'un des principaux membres de la « Société du bout-du-banc », célèbre atelier littéraire où la meilleure noblesse côtoyait les poètes et les artistes, et fréquenta les salons de Mmes Geoffrin et d'Épinay. On le voyait également beaucoup chez le duc de La Vallière dans son château de Montrouge, si bien que Voltaire l'appelait plaisamment « l'évêque de Montrouge ». Voltaire, qui le surnommait aussi dans ses lettres « le cher ami Greluchon », fut le principal artisan de son élection à l'Académie. Grand amateur de bon vin, de bonne chère et de galanterie, l'abbé de Voisenon écrivait des romans et des contes libertins, rimait des poésies légères ou à sujets bibliques, et composa des comédies en vers dont plusieurs eurent du succès et un opéra, *L'Amour et Psyché*, en 1760. Il refusa le poste diplomatique que lui offrit le duc de Choiseul mais accepta une pension de 6.000 livres pour composer des *Essais historiques* à l'usage des petits-fils de Louis XV. Il fut présenté à Madame de Pompadour, auprès de qui il ne tarda pas à être en grande faveur, et usa de son influence pour aider des hommes de lettres dans le besoin.

En 1771, le duc d'Aiguillon le fit nommer ministre plénipotentiaire du prince-évêque de Spire. Mais, sa santé s'altérant, il se retira en septembre 1775 à Voisenon pour, disait-il, se trouver de plain-pied avec la sépulture de ses ancêtres

- *Oeuvres complètes*. Paris, Moutard, 1781. 5 volumes. 8° R 244.

8. Jean de Dieu, Raymond de BOISGELIN de CUCÉ. 1732-1804. Élu en 1776 à l'Académie qui fut supprimée en 1793. Nommé membre de l'Institut en 1803 (classe de la Langue et de la Littérature françaises).

Archevêque d'Aix, puis cardinal.

Prélat très représentatif du haut clergé à la fin de l'Ancien régime, Raymond de Boisgelin de Cucé naquit dans une ancienne famille de la noblesse bretonne⁵, qui le destina à l'état ecclésiastique dès son enfance. Après des études brillantes à Rennes puis à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice et à la Sorbonne, il soutint sa thèse de théologie à l'âge de dix-neuf ans, avec une dispense d'âge. Nommé évêque de Lavaur à trente-trois ans, il fut remarqué pour son talent oratoire et invité à venir prononcer, à Paris, les oraisons funèbres de Stanislas de Pologne et de la dauphine. Cinq ans plus tard il fut promu archevêque d'Aix et, à ce titre, présida les États de Provence. Ami de Turgot, bon administrateur, il développa les canaux, les routes et l'industrie dans ses diocèses, sans négliger pour autant sa mission pastorale. Ce prélat lettré aimait aussi fréquenter les salons et fut l'ami des philosophes. En 1775, il fut chargé du discours du sacre de Louis XVI, discours deux fois interrompu, malgré l'usage, par des applaudissements mais qui déplut au roi par son ton trop direct et de ce fait

⁵ Voir : Frédéric de Berthier, *L'Homme du Concordat, le cardinal de Boisgelin, sa vie, son œuvre, sa famille, 1732-1804*. Paris, Frédéric Berthier de Grandry, 2010.

ne fut jamais publié. L'année suivante, Boisgelin, grâce à ses amis du parti des philosophes, entra à l'Académie française.

Son seul péché connu aurait été son amour immodéré des belles-lettres, et, en raison de son état ecclésiastique, c'est anonymement et à douze exemplaires seulement qu'il publia un recueil de ses poésies en 1783.

Monseigneur de Boisgelin, qui avait fait partie de l'Assemblée des Notables en 1787, fut élu député du clergé aux États généraux et présida un temps cette Assemblée. Il fut alors, selon Marc Fumaroli⁶, l'un des deux plus éloquents représentants du clergé de France. Il se prononça pour la réunion des trois ordres, pour l'abolition des privilèges, pour le vote annuel de l'impôt, et demanda que l'emprunt projeté fût hypothéqué sur les biens du clergé, dont la propriété était inaliénable. Il proposa de la part du clergé un sacrifice de 400 millions, mais combattit de tout son pouvoir, par ses écrits comme par ses discours, la constitution civile du clergé. En 1791, les Aixois le destituèrent et élirent un évêque constitutionnel. Boisgelin émigra alors en Angleterre et ne rentra en France qu'après la Terreur. Pour cela, il abandonna le parti de l'émigration et se soumit, comme le demandait le pape Pie VII, au régime concordataire. Dès la fin de 1801, Portalis le recommandait à Bonaparte en ces termes : « *Sa conduite, surtout depuis la Révolution, annonce du zèle. Il a de l'esprit, du talent et des connaissances, un caractère très conciliant* ». C'est ainsi que, protégé par le premier consul, le « citoyen Boisgelin » fut nommé archevêque de Tours en 1802, puis cardinal, de même que sénateur. Lors de la réorganisation de 1803 de l'Institut national, il fut nommé membre de la deuxième classe (Langue et littérature françaises) et se montra très assidu aux séances.

• *Oeuvres*. Paris, F. Guitel, 1818. 8° R 299 Z 11.

• *Lettre manuscrite autographe au Maréchal de Castries*. Londres, 30 juin 1799. Ms 4501 (faut. 13).

Monseigneur de Boisgelin a émigré en Angleterre en 1792. Dans cette lettre qu'il signe « l'Archevêque d'Aix », il s'adresse au maréchal de Castries, ancien ministre, qui dirige le cabinet de Louis XVIII en exil, et lui fait des suggestions pour organiser les attaques des Alliés contre le Directoire. Il rapporte une phrase de l'empereur François d'Autriche, chef de la coalition : « *Soyez, dit [l'empereur d'Autriche], bien persuadé que j'apporte à la mission qui m'est confiée, toutes les dispositions que peut désirer tout bon Français, et tout le zèle pour ne pas dire l'enthousiasme qu'inspire cette belle cause française, anglaise, allemande, russe, turque, égyptienne, chrétienne, mahométane, en un mot catholique et universelle...* »

9. Jean Baptiste Joseph René DUREAU de la MALLE. 1742-1807. Élu membre de la Classe de la Langue et de la Littérature française de l'Institut en 1804.

Latiniste. Traducteur.

Né à Saint-Domingue et petit-fils d'un gouverneur de cette île sous Louis XIV, Jean-Baptiste Dureau de la Malle devint orphelin très jeune, et fut envoyé en France à l'âge de sept ans. Après de brillantes études, et comme disposait d'une importante fortune, il se

⁶ Marc Fumaroli, « Une *terra incognita* de l'histoire littéraire : l'éloquence sacrée du siècle des Lumières », *Revue d'histoire littéraire de la France* 4/2004 (Vol.104), p. 783-800.

consacra uniquement aux lettres. Il est surtout connu comme traducteur d'auteurs classiques latins : Tacite, Salluste, Sénèque et Tite-Live. Il organisait chez lui des réunions littéraires où se retrouvaient La Harpe, Marmontel, Chamfort, Suard, d'Alembert, Buffon et surtout le poète Delille qui l'encouragea à entreprendre une traduction de Tacite à laquelle il consacra seize années et qui parut en 1790.

Menacé sous la Révolution, Dureau de la Malle vécut très retiré jusqu'au coup d'État de Brumaire. Partisan du nouveau gouvernement, il fut nommé député de l'Orne au Corps législatif en 1802 et y siégea jusqu'à sa mort. Il eut pour fils et élève Adolphe Jules Dureau de la Malle (1777-1857) membre de l'Académie des Inscriptions.

- *Oeuvres de Salluste. Traduction nouvelle par Dureau-Delamalle.* Paris, H. Nicolle ; impr. Giguet et Michaud, 1808. 2 vol. 8° V 140 M.
- *Tacite. Nouvelle traduction par M. Dureau de La Malle...* Paris, impr. Giguet et Michaud ; H. Nicolle, 1808. 5 vol. 8° V 152 V.
- *Histoire romaine de Tite-Live. Traduction nouvelle par Dureau de Lamalle.* Paris, Michaud Frères, 1810-1812. 15 vol. 8° V 139 AA.

10. Louis-Benoît PICARD. 1769-1828. Élu membre de la Classe de la Langue et de la Littérature française de l'Institut national en 1807.

Comédien, poète, romancier, auteur dramatique.

Fils d'un avocat au parlement, Louis-Benoît Picard commença des études de droit, mais son penchant l'entraîna vers le théâtre, où il connut le succès comme acteur et auteur dramatique. Il mit en scène sa première pièce, *Le Badinage dangereux*, à l'âge de vingt ans et eut une oeuvre théâtrale abondante, essentiellement composée de comédies. On vit en lui, à l'époque, l'héritier spirituel de Molière. Il collabora avec Alexandre Duval qui mena une carrière comparable à la sienne et fut élu à l'Institut quelques années après lui. Picard renonça à sa carrière de comédien lors de sa nomination à l'Institut. Il fut aussi poète, romancier, librettiste et directeur de théâtres.

- *L'Entrée dans le monde. Comédie en cinq actes et en vers.* Paris, Huet, An 7 (1799). 8° Q 1334 C. Ex-libris de Ludovic Halévy, membre de l'Académie française.
- *Le Capitaine Belronde. Comédie en trois actes et en prose.* Paris, Gide fils, 1817. 8° Q 1030 D.

11. Antoine Vincent ARNAULT. 1766-1834. Élu membre de la Classe de Littérature et Beaux-Arts de l'Institut, section de poésie, en 1799 ; placé dans la Classe de la Langue et la Littérature françaises lors de la réorganisation de 1803. Exclu de l'Institut en 1816. Élu membre de l'Académie en 1829, puis secrétaire perpétuel en 1833.

Poète, fabuliste, auteur dramatique, homme politique.

Arnault présente la particularité d'avoir été élu deux fois à l'Académie française.

Il appartenait à une famille de la riche bourgeoisie et on ignore s'il descendait des Arnault de Port-Royal, car les recherches généalogiques qu'il avait entreprises demeurèrent

inachevées. Après avoir été pensionnaire chez les oratoriens de Juilly, il quitta le collège féru de latin et de lettres, et surtout fasciné par la poésie, au point de négliger tout le reste. Il rêvait déjà d'entrer à l'Académie française. Ayant vite abandonné des études de droit, il obtint en 1786, grâce à sa mère, le poste non rémunéré de secrétaire du cabinet de la comtesse de Provence et acheta la charge de valet de la garde-robe du comte de Provence, puis il entama une carrière dramatique. En 1791, à vingt-cinq ans, il composa *Marius à Minturnes*, l'une des tragédies les plus réputées de l'époque révolutionnaire⁷. Ayant émigré en Angleterre pendant la Terreur, il fut arrêté à son retour en France, puis rapidement libéré. Dès avant le Consulat, il se lia d'amitié avec Bonaparte, qui le chargea en 1797 de l'organisation administrative des Îles Ioniennes, occupées par la France. L'année suivante, Arnault s'embarqua avec l'expédition d'Égypte, mais dut interrompre son voyage à Malte. Bonaparte le fit nommer membre de l'Institut en 1799 et lui procura un poste au ministère de l'Intérieur. Arnault était par ailleurs le beau-frère de Regnaud de Saint-Jean d'Angely, qui lia son destin à Napoléon et fut, comme Arnault, membre de l'Institut puis exclu en 1816. Arnault se rallia aux Bourbons en 1814, puis revint à Napoléon pendant les Cent-Jours. Nommé par décret administrateur de l'Université de Paris, il fut aussi élu membre du Corps législatif. Il compta au nombre des bannis de la Seconde Restauration et fut également radié de l'Académie, où il fut remplacé par le duc de Richelieu.

L'année suivante cependant, l'Académie lui témoigna sa sympathie en souscrivant à ses œuvres qu'il faisait éditer en Belgique, car un proscrit ne pouvait pas être publié en France. Le 3 mars 1818, le duc de Richelieu étant ministre et directeur trimestriel de l'Académie, celle-ci adressa une supplique au Roi pour lui demander le rappel d'Arnault qui rentra en France en 1819. Le 5 février 1829, il fut réélu membre de l'Académie, et reçu le 24 décembre suivant. Il fut nommé secrétaire perpétuel en mai 1833, un an avant sa mort, en septembre 1834, d'une attaque d'apoplexie.

En 1828, alors que Arnault avait sollicité de l'Académie l'élection de son fils Lucien, également dramaturge, comme membre de la compagnie, ce fut lui-même qui fut élu. Malgré cela, Arnault, par un codicille ajouté à son testament, pria l'Académie de choisir son fils pour lui succéder. Ce vœu faillit être exaucé en 1835, quand Lucien Arnault obtint quatorze voix au huitième tour de scrutin, à égalité avec le comte de Salvandy, mais c'est ce dernier qui fut finalement choisi.

- ***Cantate exécutée au Palais des Tuileries le jour de la célébration du mariage de S.M. l'Empereur Napoléon et de S.A.I. et R. l'Archiduchesse Marie-Louise. Paroles de M. Arnault, Musique de M. Méhul, Membres de l'Institut. 1810. 4° M 1309.***

- ***Guillaume de Nassau. Tragédie en cinq actes.*** Paris, Bossange Père, 1826. Arnault se qualifie membre « de l'ancien Institut de France ». 8° Q 1034 B.

- ***Lettre manuscrite dans laquelle Arnault critique l'Académie dont il acceptera cependant de devenir membre deux ans plus tard.*** Paris, 15 janvier 1827. Ms 7918, f. 29-30. Fonds M. et F. Ambrière (don 2002), provient de l'ancien fonds Ludovic Halévy.

Le fonds Madeleine et Francis Ambrière recèle 143 lettres « bulletins » d'Antoine-Vincent Arnault, dans lesquelles ce dernier dresse, du 9 novembre 1826 au 10 juillet 1830, des bilans de la situation politique, de la littérature et du théâtre de son temps. Arnault a publié ce

⁷ Raymond Trousson, *Antoine-Vincent Arnault (1766-1834). Un homme de lettres entre classicisme et romantisme.* Paris, Honoré Champion, 2004.

« panorama du crépuscule de la Restauration ⁸ » dans ses *Souvenirs d'un sexagénaire* (Paris, Dufey, 1833).

« ... *L'Académie française aussi se mêle de penser, et c'est sur la proposition du cadet des Lacretelle, qu'elle est saisie de cet accès de libéralisme. Ce prodige rappelle que Rossinante prit le galop une fois dans sa vie. On dit au reste que cette velléité n'aura pas de suite, et que mardi prochain, jour où les académiciens doivent s'assembler spécialement pour délibérer sur la démarche à faire vis à vis du Roi, ils recevront une lettre signée Corbière par laquelle ce ministre leur enjoindra au nom du Roi, de ne pas se mêler de ce qui ne les regarde pas. On pourrait observer à son Excellence que les intérêts en litige regardent tant soit peu la littérature, mais les intérêts de la littérature depuis longtemps n'étaient plus ceux de l'Académie... »*

• ***Vie politique et militaire de Napoléon.*** 1822-1826. 2 vol in plano illustrés de lithographies. Fol X 157*. Don du Baron F.H. Larrey, membre de l'Académie des sciences, 1886. Non exposés en raison de leur dimensions.

• ***Les Souvenirs et les regrets du vieil amateur dramatique ou Lettres d'un oncle à son neveu sur l'ancien théâtre français...*** Ouvrage orné de gravures coloriées, représentant en pied, d'après les miniatures originales, faites d'après nature, de Foëch, de Basle et de Whirsker, ces différents acteurs dans les rôles où ils ont excellé. Paris, Alphonse Leclere, 1861. 8° Bernier 534. Don Louis Bernier, membre de l'Académie des Beaux-Arts, 1919.

12. Eugène SCRIBE. 1791-1861. Élu à l'Académie en 1834.

Auteur dramatique.

Avec son œuvre monumentale, Scribe fut considéré, au 19^e siècle, comme le premier auteur dramatique français, et son nom finit par symboliser le théâtre même. Par sa naissance, il appartenait à la moyenne bourgeoisie parisienne : des magistrats du côté maternel et un père marchand de soieries, qui décéda lorsqu'il eut sept ans. Une bourse au Collège Sainte-Barbe lui permit d'acquérir une solide culture et de nouer des amitiés durables. Il commença des études de droit selon le souhait de sa mère mais, lorsque celle-ci disparut, les abandonna pour se consacrer uniquement à sa passion, le théâtre, car il écrivait depuis toujours. Le succès ne se déclara vraiment qu'en 1815 et sa carrière dramatique coïncida donc avec la Restauration.

Scribe fut l'un des auteurs français les plus prolifiques et l'un des librettistes les plus féconds. Grâce à de nombreux collaborateurs, dont Jean-François Bayard qui épousa sa nièce, il composa près de cinq cents pièces : comédies, vaudevilles, drames, livrets d'opéra. Il publia également des romans, qui n'eurent pas autant de succès que ses pièces. Le prodigieux succès du Théâtre du Gymnase, à Paris, pendant la décennie 1820-1830 tint au fait qu'on y jouait fréquemment des œuvres de Scribe.

Scribe amassa une fortune importante, qui suscita des jalousies, mais qu'il accompagnait d'une grande générosité. Il fut en quelque sorte l'inventeur du droit d'auteur, instaurant un nouveau type de relations avec les directeurs de théâtre, en demandant à être rémunéré en proportion des recettes. Dans un chalet du domaine de Séricourt, château sis sur la petite commune de Bussières (Seine et Marne), qu'il avait acquis en 1829, il avait fait graver à

⁸ Madeleine Ambrière, *Inventaire du Fonds Madeleine et Francis Ambrière*, 2002, multigr., p. 154.

l'adresse de ses auditeurs un distique reconnaissant : « *Le théâtre a payé cet asile champêtre. / Vous qui passez, merci... je vous le dois peut-être !* »⁹

A la différence de l'autre grand vaudevilliste de l'Académie française, Eugène Labiche, qui fut élu plus tard dans le siècle, en 1880, et qui ne devint académicien qu'à la fin de sa vie, Scribe fut élu dans la force de l'âge, à quarante-cinq ans, et seulement à la deuxième tentative. Certains critiques virent dans son élection l'intrusion des masses dans ce sanctuaire culturel et accusèrent l'Académie d'avoir cédé devant le succès public dont jouissait le vaudevilliste, omniprésent sur les scènes théâtrales. Au sein de l'Académie, des immortels, tel l'abbé de Feletz, accueillirent avec sympathie l'homme d'esprit, pressentant un confrère spirituel et de bonne compagnie. D'autres, surtout ceux qu'il avait démodés, étaient agacés par son succès jugé insolent, tel Alexandre Duval qui fit campagne contre lui. Scribe fut rempli de fierté par son élection. Il écrivit dans son journal : « *Me voilà donc ce que n'ont pu être ni Piron ni Molière ! Me voilà donc académicien, moi, pauvre auteur de vaudevilles ! En apprenant cette nouvelle, j'ai pensé d'abord à ma pauvre mère qui aurait été si heureuse et si glorieuse d'avoir un fils académicien, et ensuite j'ai pensé aux Dervis, ma première pièce donnée en 1811 au théâtre du Vaudeville ! Oh, qu'il y avait loin alors de la rue de Chartres au palais de l'Institut ! La distance m'aurait semblé dans ce temps-là impossible à franchir et pourtant j'ai comblé l'intervalle. Je l'ai comblé et rien qu'avec des vaudevilles et des opéras-comiques !* »

Il fut reçu par l'austère Villemain qui, dans un discours sévère, lui reprocha à mots couverts ses succès « faciles et prompts » ou « rapides et bruyants » et ses « divers et ingénieux collaborateurs ». Il est vrai que certains académiciens avaient proposé, par boutade, de lui attribuer non un fauteuil, mais une banquette pour y asseoir ses collaborateurs. Scribe répondit à ces attaques en invitant trente collaborateurs à un banquet organisé la veille de sa réception. Resté en mauvais termes avec Villemain, il ne fut jamais très assidu aux séances de l'Académie.

• **Théâtre...** Edition illustrée. Paris, Librairie du petit Journal, 1864. 12 vol. 4^e Erhard 103.

13. Octave FEUILLET. 1821-1890. Élu à l'Académie en 1862.

Romancier et auteur dramatique.

Octave Feuillet est le premier écrivain élu à l'Académie française au titre de romancier. Pierre Loti, son successeur à l'Académie, commença ainsi son éloge : « *Sa vie, toute d'honneur pur, de délicatesse rare, elle a coulé comme une belle eau limpide, jamais troublée, jamais effleurée même d'une souillure de surface. Je ne crois pas, cependant, qu'elle ait été une vie heureuse : les gens heureux n'écrivent pas d'aussi beaux livres que lui.* »

Fils d'un avocat et magistrat de Saint-Lô, dont il hérita des tendances dépressives, Octave Feuillet fut envoyé à Paris, au Lycée Louis-le-Grand, où il fit de brillantes études. En 1840, après qu'il lui eut annoncé son intention de devenir écrivain, il fut renié par son père. Il vécut alors comme journaliste et, en collaboration avec Paul Bocage, écrivit des pièces sous le nom de Désiré Hazard. Au bout de trois ans, son père lui pardonna ; Feuillet put jouir alors d'une existence confortable à Paris et publier ses premiers romans. Vers 1850, il alla résider à Saint-Lô auprès de son père dont la santé déclinait, et connut son premier grand succès en

⁹ Jean-Claude Yon, *Eugène Scribe, la fortune et la liberté*. Paris, Nizet, 2000. Voir aussi « La vie de château chez Eugène Scribe », blog de M. Claude Razanajao, 16 mars 2011.

1852, avec un roman, *Bellah*, et une comédie, *La Crise*, tous deux réimprimés dans *la Revue des deux mondes*, où parurent également un grand nombre de ses romans ultérieurs. D'autres œuvres, tel *Le Roman d'un jeune homme pauvre* furent appréciées du public. En 1858, Feuillet et sa famille s'installèrent à Paris, et il connut les faveurs de la cour du Second Empire, devenant le romancier chéri de l'aristocratie. Ses pièces furent représentées à Compiègne, et l'impératrice Eugénie y joua un rôle ; elle vint aussi assister à la réception de Feuillet à l'Académie, en 1862. Ce jour-là, dans son discours, le secrétaire perpétuel Ludovic Vitet ne put s'empêcher de faire une comparaison entre "l'écrivain bourgeois", autre surnom populaire d'Octave Feuillet, et Alfred de Musset. En 1868, Feuillet fut nommé bibliothécaire des résidences impériales, mais la guerre de 70 mit fin aux honneurs officiels et ses dernières années furent particulièrement difficiles.

- *Oeuvres complètes*. Paris, Calmann Lévy, 1893-1894. 20 vol. 8° R 260 G.
- *Portrait photographique d'Octave Feuillet* par Eugène Pirou, 1884-1886. Photoglyptie, 28 x 21 cm. Objet 64. Provenance : commande et don d'Henri d'Orléans, duc d'Aumale. Cette photographie appartient à un recueil de photographies des membres de l'Institut contemporains du duc d'Aumale, recueil commandé par ce dernier, qui appartenait à trois académies sur cinq.

14. Pierre LOTI (Louis-Marie-Julien VIAUD, dit) 1850-1924. Élu à l'Académie en 1891.

Officier de marine, voyageur et écrivain.

Pierre Loti, comme chacun sait, était officier de marine et, selon l'état-civil, s'appelait Julien Viaud. C'est lors d'une escale à Tahiti qu'il reçut de la reine Pomaré le surnom de Loti, nom d'une fleur tropicale, qu'il choisit comme nom de plume afin de satisfaire au devoir de réserve que lui imposait son métier de militaire.

Il devint « le plus jeune immortel de France » en étant préféré à Emile Zola, l'« éternel candidat » contre lequel Anatole France et quelques femmes du monde avaient mené une cabale. Retenu par son service, Loti avait été dispensé des visites académiques. Il raconte dans son discours de réception comment il apprit son élection à l'Académie : « *Messieurs, J'étais loin de France, naviguant sur un des cuirassés de l'escadre et arrivé de la veille au port d'Alger, le jour où votre compagnie, Messieurs, me fit le grand honneur inattendu de me donner ici la place vide qu'Octave Feuillet avait laissée.*

Ce fut pour moi un inoubliable soir que celui du 21 mai 1891. L'élection avait eu lieu dans le jour, et moi, par incrédulité absolue de ce grand triomphe, peut-être aussi par je ne sais quel tranquille fatalisme d'Oriental qui me reste au fond de l'âme, j'avais passé mon temps, l'esprit distrait et presque sans pensée, à errer tout en haut du vieil Alger, dans ces quartiers morts et ensevelis de chaux blanche qui entourent une mosquée antique et très sainte : un des lieux du monde où j'ai toujours rencontré le sentiment le plus intime, et aussi le plus calmé du néant des choses terrestres...

Le soleil baissant, je redescendis vers le port, pour regagner mon navire où m'appelait un service de nuit ; avant de rentrer cependant, je voulus aller au bureau de la Marine, où l'on porte les dépêches qui nous sont destinées, pensant bien que quelque ami aurait pris soin de me dire quel était l'élu nouveau et combien de vos voix, Messieurs, s'étaient égarées sur le marin errant que j'étais. Alors, pour me faire conduire à ce quartier solitaire du vieux port où le bureau de la marine est établi, je pris une barque sur le quai, une lilliputienne barque, la seule qui se trouvait là, menée par deux rameurs comiques, que je vois encore, et qui étaient de tout petits enfants. Il était déjà fermé, ce bureau, quand j'arrivai ; un matelot, qui montait la garde aux environs, après

avoir trouvé à grand-peine une clef pour l'ouvrir, chercha, dans l'étagère des lettres, la case réservée à mon navire : elle était remplie d'un monceau de petits papiers bleus qui, depuis deux heures, n'avaient cessé d'arriver à mon adresse, - et, au lieu d'une dépêche que j'attendais, ce matelot, très étonné, m'en remit de quoi remplir mes deux mains.

J'avais compris, avant même d'avoir déchiré la première. Et une sorte d'éblouissement me vint, qui était plutôt mélancolique et ressemblait presque à de l'effroi...

Je remontai sans mot dire dans ma très petite barque à équipage d'enfants, qui en vérité était maintenant bien modeste pour porter ma fortune nouvelle, et tant que dura le trajet jusqu'à mon navire, tout en glissant sur l'eau tranquille, je déchirai un à un les papiers bleus, lisant de près, aux dernières lueurs rouges du jour, dans le beau crépuscule commençant, ces félicitations qui m'arrivaient de toutes parts, et où les mots joie, bonheur, revenaient toujours à côté du mot gloire. Dans ce calme du jour de printemps qui finissait, cet instant me semblait solennel - comme chaque fois qu'un grand pas vient d'être franchi dans la vie ; je sentais même une sorte d'angoisse étrange, comme si un manteau trop magnifique - mais en même temps trop lourd, trop immobilisant - eût été tout à coup jeté sur mes épaules. Et puis, je songeais à celui dont le départ m'avait ouvert ces portes, et qui précisément avait été, dans le monde des lettres, le premier déclaré de tous mes amis intellectuels ; il me semblait qu'en prenant sa place, je le plongeais plus avant dans la grande nuit où nous allons tous.

Il fallut mon arrivée à bord, la bonne et franche joie du très charmant amiral qui nous commandait, la fête que me firent mes chers camarades du carré, pour me donner enfin à entendre que cette gloire un peu effrayante était vraiment une chose heureuse ; - et j'avoue, par exemple, que je finis très gaiement la soirée au milieu d'eux. »

Le discours de réception de Loti fut particulièrement commenté car, outre sa violente attaque du naturalisme, il y déclarait : « *Je ne lis jamais. C'est vrai ; par paresse d'esprit, par frayeur inexplicquée de la pensée écrite, par je ne sais quelle lassitude avant d'avoir commencé, je ne lis pas* ». Un an plus tard, lorsqu'il publia son discours, on constata qu'il était plus long que celui qu'il avait prononcé (92 pages contre 59) et qu'il comportait des différences sensibles¹⁰. Loti aurait raccourci son texte le jour de la réception pour ne pas fatiguer son auditoire, mais il est probable qu'en réalité il se serait plié à une censure inavouée de l'Académie et aurait notamment atténué ses éloges à l'Empire.

• ***Photographie dédiée à Anna de Noailles (1887) et lettre manuscrite (1901).*** Ms 7229, f. 209-210. « A Anna de Brancovan, en souvenir du paquebot ... »

Grecque par sa mère et roumaine par son père, la future Anna de Noailles, née de Brancovan, a onze ans en 1887, lorsqu'au retour de Constantinople où réside son grand-père, elle croise Pierre Loti sur bateau. Celui-ci est photographié costumé car, on le sait, il avait déjà développé un goût extrême pour les déguisements.

• ***L'Algérie artistique. Les Trois dames de la Kasbah. Conte d'Orient.*** Alger, Gervais Courtellemont, 1890. 4° Erhard 253.

• ***Au Maroc.*** Paris, Calmann-Lévy, 1899. NSd 544.

• ***Azyadé : extrait des notes et lettres d'un lieutenant de la Marine anglaise, entré au service de la Turquie le 10 mai 1876, tué sous les murs de Kars, le 27 octobre 1877.*** Paris, Calmann-Lévy, 1892. In 12 Erhard 1340. Premier roman de Julien Viaud, paru initialement en 1879, fondé sur une passion amoureuse qu'il a vécue en Turquie.

¹⁰ Francis Lacoste, « Les enjeux d'une consécration : Loti, Feuillet et quelques autres », dans *Romantisme*, 1993, vol. 23, n° 81, p. 85.

- *Les Désenchantées*. Paris, Calmann-Lévy, 1906. En frontispice : portrait de P. Loti photographié en costume turc à Constantinople en 1904. 8° Pierre 3422.
- *Journal intime publié par son fils Samuel Viaud*. Paris, Calmann-Lévy, 1925-1929. 2 vol. NSd 10960. Envoi manuscrit « Offert à la bibliothèque par M. Samuel Viaud, juillet 1925. »
- *Madame Chrysanthème*. Paris, Calmann-Lévy, 1888. Dessins et aquarelles de Rossi et Myrbach, gravure de Guillaume Frères. 4° Pierre 610.
- *Matelot*. Paris, Alphonse Lemerre, 1893. Illustrations de Myrbach. NSd 413.
- *Ramuntcho*. Paris, Calmann-Lévy, 1897. In-12 Schlumberger 75. Exemplaire du byzantiniste Gustave Schlumberger, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui avait passé son enfance à Pau et qui a annoté ce livre en le qualifiant d'admirable, avec plusieurs « oui » dans les marges.
- *Le Roman d'un Spahi*. Paris, Calmann-Lévy, 1899. NSd 547. Premier roman publié sous le pseudonyme de Pierre Loti.
- *Pêcheur d'Islande*. Paris, Calmann-Lévy, 1926. AAd 714(2).
- *Vers Ispahan*. Paris, Calmann-Lévy, 1904. Envoi autographe « En hommage à l'Académie française, Pierre Loti. » NSd 2157.

15. Albert BESNARD. 1849-1934. Élu à l'Académie des Beaux-Arts en 1912 et à l'Académie française en 1924.

Peintre - graveur.

Albert Besnard fut le premier peintre élu à l'Académie française depuis Claude-Henri Watelet en 1760. Né de parents artistes, il entra à dix-sept ans à l'École des Beaux-Arts, fut reçu au Salon en 1868 et remporta le Grand Prix de Rome en 1874. Il fut nommé, en 1913, directeur de la Villa Médicis à Rome et, en 1922, directeur de l'École des Beaux-Arts. Les nombreux voyages qu'il effectua à l'étranger, en Algérie et aux Indes, notamment, nourrirent son talent de peintre paysagiste mais il excellait également dans l'art du portrait. A ce titre il fut recherché par la grande bourgeoisie française et reçut de nombreuses commandes officielles. Il fut également l'un des grands décorateurs des années 1900. On lui doit, à Paris, le plafond du salon des Sciences de l'Hôtel de Ville, le vestibule de l'École de Pharmacie, l'amphithéâtre de chimie de la Sorbonne, le plafond de la Comédie-Française, la coupole du Petit Palais, la salle des mariages de la mairie du 1^{er} arrondissement, ainsi que le décor de l'hôpital de Berck-Plage (1897-1901).

Albert Besnard resta indépendant des mouvements artistiques de son temps et développa un style propre, basé sur un usage personnel de la lumière et des ombres, influencé par l'impressionnisme, tout en gardant le goût d'un art signifiant. Sans vraiment participer aux grandes recherches qui fondèrent l'art moderne, il resta fidèle à ses choix, porté par une remarquable fécondité et un goût qui, de Véronèse à Delacroix, l'inscrit dans la continuité de la famille des coloristes.

Marcel Proust écrivit de lui en 1891 : « *il personnifie le mouvement, les couleurs éclatantes, la vie dans tout son épanouissement, la nature grandie, je dirais idéalisée, si le mot n'était pris trop souvent dans un sens banal. Je ne connais pas de portrait plus séduisant que celui de ces deux sœurs se donnant le bras, fines, malicieuses, à la peau nacrée, simplement mises de tulle vert retenu à la taille d'un ruban blanc, l'une se renversant légèrement en arrière d'un mouvement fier, mais pas hautain, l'autre se penchant pour cueillir une fleur, cela sans effort, sans mièvrerie. Elles se détachent sur le fond d'une serre aux sombres feuillages, d'un bleu vigoureux, profond,*

onctueux. Cela a l'éclat des beaux Rubens, avec la grâce, la délicatesse en plus. C'est l'image de la jeunesse joyeuse, du printemps... »

• **Lettres d'Albert Besnard à son ami Gaston Schefer¹¹, conservateur à la bibliothèque de l' Arsenal et historien de l'art, 1899-1915.** Manuscrits autographes. Ms 2968, n° 22-25. Fonds Schefer, Legs 1921.

- Berck Plage. 28 juillet 1899. « *Ta lettre, Mon cher Gaston, m'arrive à l'instant et j'y réponds dare dare. D'abord mille compliments pour le Théâtre français. Ils partent du cœur d'un homme qui connaît la lutte et sent toute la valeur de la bonne nouvelle. Bonne chance donc, mon vieil Ami. Quelque chose me dit que c'est un succès qui se prépare... Pour l'Italie, je ne connais rien à Rome, mais, un conseil, descends dans un hôtel de famille. Pour Venise, il y a ma chère « Casa Barbier », grand canal, seule adresse à donner aux gondoliers,... »*

- 21 octobre 1904. *Mon cher Gaston, J'ai reçu ton livre sur l'honnête Chardin et suis encore tout ému du récit de cette vie si simple et pourtant si remplie. Il semble vraiment que cet homme soit d'hier tant sa conception est de notre temps. Tu as rendu cela avec une candeur qui aurait fait la joie de cet admirable Chardin lui-même... »*

- 10 mai 1912 [à l'occasion de l'élection de Besnard à l'Académie des Beaux-Arts]. *Mon cher Gaston, Comme je suis ému des mots d'amitié qui sortent de votre cœur courageux. Si on pouvait oublier ses peines, comme on pourrait être heureux à de certaines heures victorieuses... »*

- Rome, 13 août 1915. Alors que Besnard est directeur de la Villa Médicis, il vient d'apprendre la mort, « tué à l'ennemi », de son fils et élève, Robert. « *Cher Monsieur et Ami, Mon mari n'a pas encore la force d'écrire à ses amis pour les remercier de leur sympathie, car il avait gardé un tel espoir de revoir son fils après la guerre, qu'il ne peut en parler sans pleurer. Je vous remercie pour nous deux ayant plus de force, ma douleur s'étant échelonnée durant les dix mois où nous restâmes sans nouvelle...les femmes sont moins optimistes que les hommes et leurs larmes ont moins de valeur que les leurs. Notre pauvre enfant était en train de se racheter par le travail et par la tendresse des fautes de jeunesse qui avaient assombri notre vie autrement si heureuse. Sa mort les rachètent en une fois, en nous laissant la douleur de voir s'achever une vie qui aurait pu devenir heureuse et belle... »*

• **Sous le ciel de Rome. Souvenirs.** Paris, les Ed. de France, 1925. NSd 16062.

• **Albert Besnard**, par Gabriel Mourey. Paris, H. Davoust, 1906. Ouvrage orné de cent reproductions hors-texte dont neuf en couleurs et d'une eau-forte originale et accompagné de quelques écrits... 4° N.S. 9928.

• **Albert Besnard**, par Jean-Louis Vaudoyer. Paris, F. Alcan, 1933. Suivi de pages inédites d'Albert Besnard et de l'histoire du XIII^e fauteuil par Jacques Des Gachons. Collection "Les Quarante". Fauteuil XIII. 8° N.S. 17921 (13).

16. Louis GILLET. 1876-1943. Élu à l'Académie française en 1935.

Historien de l'art et de la littérature.

Louis Gillet entra à l'École Normale Supérieure en 1896. Il y fut le condisciple de Romain Rolland, et se lia d'amitié avec Charles Péguy, à qui consacra plus tard un ouvrage. Un périple qu'il effectua enfant en Italie avec ses parents lui donna précocement le goût des voyages, et ne fut pas pour rien dans sa vocation d'historien de l'art. Louis Gillet obtint une chaire à l'université Laval de Montréal avant de se fixer dans l'Oise, à Chaalis où, en tant que membre de l'Académie française, il devint conservateur du château et du domaine environnant, que

¹¹ Gaston Schefer (1850-1921) était le fils de l'orientaliste et bibliophile Charles Schefer (1820-1898), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Madame Jacquemart-André venait de léguer à l'Institut de France. Il épousa Suzanne Doumic, fille de René Doumic, et leur fils Guillaume Gillet, architecte, fut membre de l'Académie des Beaux-Arts.

« S'il n'avait tenu qu'à moi, confiait Louis Gillet, j'eusse passé mes jours à ne m'occuper que du beau ». Claudel, qui lui succéda au treizième fauteuil, dit dans son éloge : « Connaître, c'est le mot qui explique toute la carrière de Louis Gillet. La passion de connaître au service de la passion d'expliquer. » Et Mauriac d'ajouter : « Il appartenait à une race qui aime aimer, qui a la passion d'admirer et de comprendre. »

L'œuvre de Louis Gillet témoigne avec la plus grande érudition de l'étendue de son savoir et du vaste champ dans lequel s'exprima sa curiosité. Il s'intéressa tout autant aux grands peintres classiques qu'à l'architecture religieuse. Spécialiste des questions d'art à la *Revue des Deux Mondes*, il contribua à faire mieux découvrir à ses contemporains la richesse des autres cultures européennes. Fin connaisseur de l'Italie, il consacra également plusieurs études à la littérature anglaise, traduisit Kipling et Edith Wharton, et commenta Virginia Woolf. Jean Prévost écrivit à sa mort : « Louis Gillet était, depuis la mort de Charles du Bos, le critique le plus informé sur les lettres anglaises contemporaines [...] Sa carrière, qui avait commencé par la sobre et austère tradition de la *Revue des Deux Mondes*, il l'a achevée en exaltant les audaces suprêmes de James Joyce¹² ». Louis Gillet fut en effet le premier à avoir parlé au grand public français de cet écrivain interdit de publication aux États-Unis pour obscénité et avec lequel il s'était lié peu à peu.

A sa mort, les frères Tharaud¹³ rendirent hommage à leur ami en ces termes : *« Une des pensées familières de mon ami était qu'on n'écrit jamais qu'un livre et que toute l'existence se passe à ajouter des pages à l'oeuvre entrevue au début de la vie. Il a pourtant écrit beaucoup de livres sur les sujets les plus divers ; mais l'essentiel de son oeuvre se ramasse autour de cette beauté dont il avait eu la révélation à Chartres, au temps de son service. La rêverie autour de Chartres et d'Assise est le fil d'or qui court à travers tout son travail, depuis l'Histoire artistique des Ordres mendiants, son premier grand ouvrage, jusqu'à la Cathédrale vivante, son chef-d'oeuvre à mon goût.*

Son Histoire des Arts, dans l'Histoire de la Nation française, publiée par M. Gabriel Hanotaux, fourmille d'idées originales. Un des premiers, il a vu l'importance de l'Ecole des Bologne, des Carache, du Guide et du Dominiquin, qu'on retirait alors un à un des salles du Louvre, où depuis ils ont repris leur place. Un des premiers, il a montré ce" que leur devait la peinture du XVII^e siècle, alors qu'on ne voulait voir que des artistes décadents. Un des premiers, il a fait voir que Rembrandt était plein d'inspirations italiennes ; qu'il avait imité Corrège, Titien et Raphaël, et qu'il devait à ces maîtres jusqu'à son clair-obscur. Un des premiers, il a prouvé que l'Ecole française ne s'était point organisée, comme on le disait couramment, sous l'étoile du Poussin, mais sous l'influence flamande ; et il a donné à Watteau une importance d'initiateur qu'on était loin de lui accorder avant lui. Un moment, il espéra obtenir une chaire au Collège de France. Faute de titres universitaires, elle ne lui fut pas accordée.

En 1936, il succéda au peintre Besnard, à l'Académie française. Cet honneur excepté, je pense que tant de travail et tant de dépense de talent n'ont pas été suffisamment

¹² « Souvenir de Louis Gillet, dans *Confluences*, n° 25, sept.-oct. 1943, p. 420-421.

¹³ Ce texte est tiré de la notice nécrologique que les frères Jérôme et Jean Tharaud firent paraître dans la *Revue des Deux Mondes* en 1943. Jérôme Tharaud était le parrain de Jérôme Gillet, deuxième fils de Louis Gillet. M. Jérôme Gillet, disparu il y a peu, donna à la Bibliothèque de l'Institut, en janvier 2010, les lettres que les frères Tharaud avaient adressées à son père.

couronnés par le succès. S'il fallait lui comparer quelqu'un, ce n'est pas chez les littérateurs que j'irais chercher mon exemple, mais chez ces peintres qu'il aimait tant pour leur mouvement et leur couleur, chez ces artistes de la Renaissance, si savants dans leur métier, si larges dans leur composition, et d'une liberté souveraine, le pinceau à la main. »

- *Histoire artistique des ordres mendiants. Etude sur l'art religieux en Europe, du XIII^e au XVII^e siècle.* Paris, H. Laurens, 1912. 8° N.S. 11287.
- *La Cathédrale de Chartres.* Paris, collection des merveilles d'art du monde, 1929. Eaux-fortes originales de Henri le Riche. 4° N.S. 5859.
- *Stèle pour James Joyce.* Marseille, Sagittaire, 1941¹⁴. In 12 Karaiskakis, 534 (legs du libraire et bibliophile marseillais Georges Karaiskakis). Recueil de trois articles parus de 1925 à 1940 dans la *Revue des Deux Mondes*.
- *Paris, Ville de province et Capitale des arts.* Saint Félicien en Ardèche, Au Pigeonnier, 1942. Frontispice et bandeaux gravés sur bois par Jean Chièze. 4° N.S. Br 417 (V).

17. Paul CLAUDEL. 1868-1955. Élu à l'Académie en 1946.

Diplomate et écrivain.

Paul Claudel écrivit son premier essai dramatique à quinze ans, *l'Endormie*, puis, dans les années 1890, ses premiers drames symbolistes (*Tête d'Or*, *La Ville*). Ces derniers lui valurent une rapide notoriété dans les milieux littéraires parisiens. Ecrite dans une langue admirable, son œuvre ultérieure fut souvent aussi jugée par ses contemporains étrange, voire confuse, et sa personnalité, déconcertante. L'année 1886 avait été décisive pour le jeune Claudel, par sa rencontre avec la foi, lors d'une fulgurante conversion, la nuit de Noël à Notre-Dame. Comme cela est bien connu, Paul Claudel mena pendant près de quarante ans, parallèlement à ses activités d'écrivain, une carrière de diplomate.

Nous ne retiendrons ici que les relations de Claudel avec l'Académie française¹⁵. Il songea à être candidat dès 1921, alors qu'il s'apprêtait à rejoindre son premier poste d'ambassadeur, à Tokyo, et redoutait d'être trop vite oublié à Paris. Il fit alors, de son propre aveu, « quelques visites vagues », qui le découragèrent. Il attendit 1935 et sa mise à la retraite pour se présenter à nouveau. Il fut alors candidat au fauteuil de Louis Barthou et nota dans son *Journal* : « Dans la nécropole académique, je brigue la dignité de cadavre ». Entre-temps, il n'avait pas ménagé ses sarcasmes contre l'Académie ni son hostilité envers le secrétaire perpétuel René Doumic. Mauriac, l'ami fidèle qui milita pour son élection, lui écrivit : « *je vous conjure à partir de maintenant, et même quand vous écrivez à des amis, de ne plus parler de cuistres, de pions, etc. Vous ne vous doutez pas de la solidarité qui existe dans cette compagnie ; et puis tout se répète* ». Claudel, qui professait certaines idées anarchistes, était partisan de la réconciliation franco-allemande et manquait de respect vis à vis du sacré, s'était fait de nombreux ennemis. Beaucoup d'académiciens pensaient comme Maurras qui, début 1935, le présenta dans *l'Action française* comme un « *polisson de poétereau gagé par la République, protégé par Philippe Berthelot [...] qui a fini, de coq-à-l'âne en cacographies, et de stupres en vilenies, par obtenir pension de retraite au titre*

¹⁴ Ce livre fait l'objet d'une réédition récente, préfacée et annotée par Olivier Cariguel (Paris, Agora Packet, 2010).

¹⁵ Cette notice est tirée de : Jacques Houriez, « Claudel et l'Académie française, entre séduction et répulsion réciproques », dans *L'Écrivain et ses institutions*, sous la direction scientifique de Roger Marchal, Travaux de littérature, Genève, Droz, XIX, 2006, p. 411-425.

d'ambassadeur». La sanction tomba et Claude Farrère fut élu, en mars 1935, par quinze voix, contre dix à Claudel qui conclut : « L'AF fusionne avec l'autre ordure [l'Action française] ». Cet échec apparut à beaucoup comme un scandale et Farrère déclara qu'il n'était pas digne d'être élu contre un tel concurrent. Maurice Martin du Gard eut ce mot fameux, dans « l'Académie contre Claudel » : « Claudel n'a pas été élu. Tant pis pour elle ».

Claudel, durement touché, fit savoir qu'il ne serait plus candidat mais ne repoussait pas l'idée d'être admis un jour. Sollicité à plusieurs reprises, il refusa catégoriquement d'effectuer de nouvelles visites. En mars 1942, l'Académie, qui avait six fauteuils vacants, lui envoya un émissaire lui proposant d'être élu sans visites ni lettre de candidature. « Bien entendu, je refuse » nota Claudel dans son *Journal*. Il fut sollicité à nouveau en 1944, par Georges Duhamel. Nouveau refus, car « Maurras n'a pas encore été exclu », l'exclusion découla automatiquement fin janvier 1945, de sa dégradation nationale. En mars 1945, Mauriac écrivit à Claudel que l'Académie proposait de l'élire à l'unanimité sans qu'il eût à faire acte de candidature, comme Clémenceau. De plus, le Général de Gaulle avait exprimé le désir que Claudel acceptât, ce qu'il fit, mais en demandant le fauteuil de Charles Maurras. Une ultime médiation de François Mauriac conduisit Claudel à évoquer « une espèce d'engagement éventuel » qu'il avait avec Madame Louis Gillet. Il fut donc élu au treizième fauteuil en avril 1946, par vingt-cinq voix et tout de même un bulletin blanc, probablement celui de Pierre Benoit. Claudel avait alors presque quatre-vingts ans, « l'âge de la puberté académique » comme il se plaisait à dire. Il ne mit pas fin pour autant à ses sarcasmes. On lit dans son *Journal*, en 1952: « A la Bibliothèque de l'Institut en attendant la réception d' [André François-Poncet], collection inénarrable de vieilles têtes - partout des barbes chenuées... »

- *Connaissance de l'Est*. Paris, Mercure de France. 1907. 8° N.S. 22930. Ex-libris de Paul Morand, 1908.
- *L'Annonce faite à Marie*. Paris, Ed. de la Nouvelle Revue française, 1914. NSd 6925. La première édition parut en 1912.
- *Cinq grandes Odes*. Paris, Gallimard, 1936. NSd 24847. Poèmes composés entre 1904 et 1908. Ex-libris de Germaine de Narros.
- *Le Soulier de Satin. Édition pour la scène abrégée, notée et arrangée en collaboration avec Jean-Louis Barrault*. Paris, Gallimard, 1944. 24ème édition. NSd 16746. La première représentation de la pièce eut lieu en novembre 1943.
- *Partage de Midi*. Paris, Hartmann, 1947. 8° N.S. 24103 (5). La pièce fut créée en décembre 1948.

18. Wladimir d'ORMESSON. 1888- 1973. Élu à l'Académie en 1956.

Diplomate, homme politique, chroniqueur, romancier.

Né à Saint-Pétersbourg car, lors de sa naissance, son père, diplomate, était en poste en Russie, Wladimir d'Ormesson passa à l'étranger (Danemark, Portugal, Grèce, Belgique) les vingt premières années de sa vie, au gré des affectations de son père. Après la Première Guerre mondiale, au cours de laquelle il fut blessé sur le front alsacien, il servit comme officier d'ordonnance du maréchal Lyautey, au Maroc. Il choisit ensuite de se consacrer au journalisme, faisant plus particulièrement sien le domaine des relations internationales. Après plusieurs contributions à *La Revue hebdomadaire*, il rentra au *Temps*, puis travailla pour *La Tribune de Genève*. À partir de 1934, il collabora au *Figaro*, où il tint la rubrique de politique extérieure, puis l'éditorial, tout en publiant des articles dans *La Revue de Paris*, *La*

Revue des Deux Mondes, L'Europe nouvelle, La Revue de France, La Revue des vivants, Le Correspondant. Le 20 mai 1940, Wladimir d'Ormesson fut nommé par Paul Reynaud ambassadeur près le Saint-Siège, mais il fut rappelé dès le mois d'octobre par le gouvernement de Vichy et rayé des cadres diplomatiques. Il choisit de se réfugier à Lyon, où il poursuivit sa collaboration au *Figaro*, avant d'entrer dans la clandestinité. En mai 1945, Wladimir d'Ormesson fut nommé ambassadeur de France en Argentine, puis, l'année suivante, ambassadeur extraordinaire au Chili. En 1948, il retrouva son ambassade près le Saint-Siège, qu'il occupa jusqu'en 1956. Wladimir d'Ormesson est l'auteur de nombreux ouvrages. Il fut appelé par le général de Gaulle à la présidence de l'Office de la radiodiffusion et de la télévision française (ORTF).

• ***Les Jets d'Eau.*** Paris, Grasset. 1912. NSd 5802.

Recueil de poèmes ouvert à « *Écrit pour celle qui sera ma fiancée* » :

« *Tu seras le repos, tu seras la douceur, / Tu seras mon amour et, bien mieux, ma tendresse, / Tu seras le refuge où l'on détend son cœur, [...] / Et sur les coussins d'or où, lasse, tu reposes, / Comme un lys fatigué de ses apothéoses, / Tu seras - pour toujours - l'amante qu'à genoux / L'on adore et qui prend de languissantes poses...* »

• ***L'Éternel problème allemand.*** Paris, SPID, 1945. NSd 16565. Recueil d'articles publiés, depuis la Libération, dans *le Figaro, Ouest-France* et *le Monde illustré.*

• ***Auprès de Lyautey.*** Paris, Flammarion. 1963. 8° N.S. 29725. Envoi autographe « Offert à la Bibliothèque de l'Institut. Wladimir d'Ormesson, novembre 1963. »

• ***De Saint-Pétersbourg à Rome.*** Paris, Plon, 1969. 8° N.S. 33248. Envoi autographe « Offert à la Bibliothèque de l'Institut de France. Wladimir d'Ormesson. »

• ***Présence du Général de Gaulle.*** Paris, Plon, 1971. 8° N.S. 34399. Envoi autographe « Offert à la Bibliothèque de l'Institut de France. Wladimir d'Ormesson, octobre 1971. »

19. Maurice SCHUMANN. 1911- 1998. Élu à l'Académie en 1974.

Homme politique, essayiste, journaliste, romancier, historien

Maurice Schumann avait pour père un juif alsacien, libéral, et une mère, d'origine belge, qui se déclarait irréligieuse. Sous l'influence de sa gouvernante, puis d'un oratorien de l'école Gerson, il fut dès l'enfance attiré par le catholicisme pour, au terme de son évolution spirituelle, recevoir le baptême à Birmingham en 1942. Il fit graver, sur son épée d'académicien, un petit motif représentant quatre clous disposés en croix et au centre une petite couronne d'épines.

Elève au lycée Janson de Sailly, il fut élève d'hypokhâgne et de khâgne au lycée Henri IV, où il eut comme professeur le philosophe Alain, et comme condisciple Simone Weil, qui resta son amie jusqu'à sa mort. A 17 ans, il rejoignit les Étudiants socialistes. Après avoir échoué de très peu à l'École Normale supérieure, il soigna une atteinte de tuberculose pulmonaire et, étant titulaire d'une licence de philosophie, entra dans le journalisme, au service de politique étrangère de l'Agence Havas (1935-1939) qui l'envoya en poste pendant deux ans dans son bureau de Londres. En 1935, il rejoignit le mouvement la Jeune République, aile gauche de la démocratie d'inspiration chrétienne.

Il collabora, en tant qu'éditorialiste de politique étrangère, à plusieurs revues d'inspiration socialiste et catholique, sous divers pseudonymes : Stéphane Turrin, Maurice Jacques (Jacques était son véritable prénom et Maurice son prénom d'usage car son grand-père ainsi prénommé était décédé le jour de sa naissance), André Sidobre.

Engagé volontaire en 1939, il fut à sa demande, et malgré son état de santé, versé dans le service armé et devint officier de liaison avec l'armée britannique. Fait prisonnier, il s'évada et rejoignit le général de Gaulle en juillet 1940, dix jours après avoir entendu l'appel du 18 juin. Il devint le porte-parole de la France libre. Durant quatre années, entre juillet 1940 et mai 1944, il s'exprima sur les ondes 1 200 fois. Il quitta Londres dix jours avant le débarquement et prit part à la bataille de France. Le général de Gaulle le fit compagnon de la Libération sur le front des troupes, le 14 juillet 1945 et c'est le seul titre qui figure sur sa tombe, dans le cimetière du village de Normandie où il a débarqué. De Gaulle dit de lui : « Il fut l'un des premiers, l'un des meilleurs, l'un des plus efficaces ».

De 1944 à 1951, Maurice Schumann fut directeur politique et éditorialiste du quotidien d'inspiration catholique *l'Aube*, où il rédigea plus de 1100 articles ou éditoriaux. Il se lança dans la politique. En désaccord avec le général de Gaulle sur les institutions, il cofonda le MRP (Mouvement républicain populaire), parti démocrate-chrétien, qu'il présida de 1945 à 1949. Il fut élu neuf fois député du Nord de 1946 à 1973. Entre-temps, il fut plusieurs fois ministre : secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères (1951-54), puis ministre de l'Aménagement du territoire en avril 1962 (pour un mois seulement car il démissionna du gouvernement avec les autres MRP). Il soutint la candidature gaulliste en 1965, contre celle de Jean Lecanuet, et réintégra le gouvernement en 1967. Il fut alors ministre d'État chargé de la Recherche et des Questions atomiques et spatiales (1967-68), puis des Affaires sociales (1968-1969), et enfin des Affaires étrangères (1969-1973), après l'élection de Georges Pompidou.

Battu aux élections législatives de 1973, il fut élu sénateur (RPR) du Nord en 1974 et, la même année, entra à l'Académie française. Il fut vice-président du Sénat de 1977 à 1983, et réélu sénateur en 1983 et en 1992. Il occupa également la fonction de président de la Commission des Affaires culturelles du Sénat de 1986 à 1995, et siégea jusqu'à sa mort dans la Haute Assemblée.

Il devint, en 1979, président de l'Association des écrivains catholiques. Fin 1984, il succéda à Wladimir d'Ormesson et Gaston Palewski comme principal chroniqueur de la *Revue des deux mondes* où il publia chaque mois un article de fond. Fin 1993, il devint président du Collège des conservateurs du domaine de Chantilly.

- ***Angoisse et certitude***. Paris, Flammarion, 1978. Envoi autographe à Jean Hamburger. 4° N. S. 47 054. Ce livre obtint le Grand prix catholique de littérature.
- ***Bergson ou le retour de Dieu***. Paris, Flammarion, 1995. NSd 24 921.
- ***La Communication. Romans. Le Rendez-vous avec quelqu'un. Les Flots roulant au loin***. Paris, Julliard, 1974. NSd 22 354. Les deux premiers romans de Maurice Schumann, *Le Rendez-vous avec quelqu'un*, paru en 1962, et *Les Flots roulant au loin* (1973), sont ici réunis avec une introduction inédite.
- ***Le Concerto en ut majeur***. Paris, Plon, 1982., 8° N.S. 47 056.
- ***Qui a tué le duc d'Enghien?*** Paris, Librairie académique Perrin, 1984. NSd 24 373.
- ***Une grande imprudence***. Paris, Flammarion, 1986. Recueil d'essais publiés entre 1981 et 1986. 8° NS 43 403.
- ***La Victoire et la Nuit***. Paris, Julliard, 1989. NSd 24 594.
- **Portrait de Maurice Schumann**, dans *Académie française. Réception de M. Pierre Messmer. Discours prononcés dans la séance publique le jeudi 10 février 2000*. Paris, Palais de l'Institut, 2000. 4° AA 255 B.

20. Pierre MESSMER. 1916-2007. Élu à l'Académie française en 1999. Membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1988, secrétaire perpétuel de cette académie de 1995 à 1998.

Haut fonctionnaire et homme politique.

Pierre Messmer naquit le 20 mars 1916 à Vincennes (Val-de-Marne) d'une famille alsacienne qui avait opté pour la France en 1871. Il fit ses études secondaires à l'école Massillon et au lycée Charlemagne. Il était breveté de l'École nationale de la France d'outre-mer (1934-1937), diplômé de l'École des langues orientales (1934-1936), licencié en droit (1936), docteur en droit (1939). Appelé au service militaire en octobre 1937, il fut maintenu sous les drapeaux en raison de la guerre et ne fut démobilisé que le 31 décembre 1945.

Après la campagne de France en 1939-1940, entendant, le 17 juin 1940, le discours du maréchal Pétain à la radio, il décida immédiatement, avec le lieutenant Jean Simon, de tout faire pour continuer le combat. Tous deux, en moto puis en auto-stop, prirent la direction de Marseille, d'où ils parvinrent à se faire embarquer comme hommes d'équipage à bord d'un cargo italien, le *Capo Olmo*, qui se préparait à partir en convoi pour l'Afrique du Nord. Au cours du voyage, le commandant Vuillemin, Pierre Messmer et Jean Simon, et quelques autres déroutèrent le *Capo Olmo* vers Gibraltar, puis l'Angleterre où Pierre Messmer rejoignit les Forces françaises libres. Affecté à la 13^e Demi-brigade de la Légion étrangère, il participa, comme lieutenant puis, à partir de 1941, comme capitaine commandant de compagnie, aux opérations de Dakar et Libreville, aux campagnes d'Érythrée, de Syrie en 1941, de Libye en 1942-1943, et de Tunisie en 1943. Il combattit à Keren, Massava, Kissoué, Damas, Bir Hakeim, El Alamein. Il débarqua en Normandie en juin 1944 et entra à Paris en août 1944. Parachuté en Indochine en août 1945, il fut fait prisonnier par le Vietminh, s'évada et rejoignit en octobre la mission française à Hanoi. Rendu à la vie civile, Pierre Messmer exerça les fonctions d'administrateur de la France d'outre-mer : secrétaire général du Comité interministériel pour l'Indochine (1946), directeur du cabinet du Haut-Commissaire en Indochine (1947-1948), administrateur du cercle de l'Adrar mauritanien (1950-1952), gouverneur de la Mauritanie (1952-1954), de la Côte d'Ivoire (1954-1956), directeur de cabinet du ministre de la France d'outre-mer (1956), haut-Commissaire de la République au Cameroun (1956-1958), en Afrique équatoriale (1958) et en Afrique occidentale française (1958-1959). Nommé ministre des Armées par le général de Gaulle en février 1960, il assumait cette fonction sans interruption jusqu'en avril 1969. Il revint au gouvernement en 1971, sous la présidence de Georges Pompidou, en qualité de ministre d'État chargé des Départements et Territoires d'outre-mer et, enfin, comme Premier ministre de 1972 à 1974.

Député UDR puis RPR de la Moselle de 1968 à 1988, maire de Sarrebourg de 1971 à 1989, président du conseil régional de Lorraine en 1978 et 1979, Pierre Messmer fut chancelier de l'Institut de France du 1^{er} janvier 1999 au 31 décembre 2005, puis chancelier honoraire. Il était chancelier de l'ordre de la Libération depuis 2006.

Pierre Messmer a légué à la ville de Sarrebourg (Moselle), dont il fut maire pendant dix-huit ans, sa bibliothèque riche de quatre mille volumes et de quelques manuscrits dont l'un lui avait été offert par André Malraux.

- Avec Alain Larcan : *Les Écrits militaires de Charles de Gaulle. Essai d'analyse thématique*. Paris, PUF, 1985. 8° N.S. 43440.
- *Après tant de batailles. Mémoires*. Paris, Albin Michel, 1992. 8° N.S. 45451.

- *Les Interventions militaires de la France*. Académie des sciences morales et politiques. Séance publique annuelle, 20 novembre 1995. 4° AA 255 B (1995-17).
- *Vers l'armée nouvelle*. Académie des sciences morales et politiques. Séance publique annuelle, 25 novembre 1996. 4° AA 255 B (1995-20).
- *Les Blancs s'en vont. Récits de décolonisation*. Paris, Albin Michel, 1998. 8° N.S. 47253.
- *La Patrouille perdue et autres récits extraordinaires*. Paris, Albin Michel, 2002. 8° N.S. 49146.
- *Ma Part de France : « A voix nue ». Entretiens avec Philippe de Saint-Robert*. Paris, François-Xavier de Guibert, 2003. 8° N.S. 49756. Une série d'entretiens diffusés par France Culture en décembre 1997 est à l'origine de cet ouvrage. Il a été enrichi et réactualisé par de nouveaux entretiens enregistrés entre 2001 et 2003.
- *Pierre Messmer, une conscience française*. Textes et photos réunis par Romain Mazonod. Préface de Gabriel de Broglie,...textes de Maurice Druon,..., Jean Mesnard,..., Geneviève Brousse,...et al. Paris, Nicolas Chaudun, 2008. 4° N.S. 16168.

* *

*